

Roland Tremblay. Préface de Norman Clermont, *Les Iroquoiens du Saint-Laurent : peuple du maïs*, Éditions de l'Homme, en collaboration avec Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Montréal, 2006, 144 p.

Christian Gates St-Pierre

Volume 37, numéro 1, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082910ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082910ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gates St-Pierre, C. (2007). Compte rendu de [Roland Tremblay. Préface de Norman Clermont, *Les Iroquoiens du Saint-Laurent : peuple du maïs*, Éditions de l'Homme, en collaboration avec Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Montréal, 2006, 144 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 37(1), 104–106. <https://doi.org/10.7202/1082910ar>

l'entremise des médias) et la réception ambiguë des résultats de deux études anglo-saxonnes, menées en France, concernant le traitement hormonal de subsistance chez les femmes ménopausées, se transforment en une crise scientifique dont les échos sont ressentis dans la pratique quotidienne des cliniciens, déterminant du coup largement une nouvelle dynamique sociale dans le rapport entre médecins, patients et scientifiques. La production du savoir et de l'information qui émerge de ce cas, où un lien est établi entre l'élévation du risque de cancer et le traitement hormonal, se métamorphose en événement médical en raison largement de la couverture médiatique étendue. Thoër-Fabre attribue la qualité événementielle du re-questionnement scientifique à la rupture que ce processus engendre dans le parcours personnel de milliers de femmes pour qui le progrès médical signifie l'émancipation féminine et la rescousse illusoire véhiculée par l'avènement de la modernité.

C'est justement l'habileté à franchir le niveau le plus fondamental et émotionnel du psychisme occidental qui alimente le mécanisme médiatique de l'« événement humanitaire » (Saillant). La réduction de la situation et de l'intervention humanitaire à leur dimension d'urgence, elle-même diffusée et mise en scène au niveau global par les médias, gère l'interface entre les drames humanitaires distants et la mobilisation d'individus situés à l'autre bout du monde par l'entremise du processus d'identification à l'Autre. Ce rapport pose de nouvelles problématiques car, comme l'indique Saillant, cette représentation de l'aide internationale surgissant à la suite d'une tragédie collective, qui sollicite la générosité des donateurs, exclut tout ce qui ne fait pas partie du « spectacle » du travail humanitaire tout en renforçant les distinctions postcoloniales entre le « nous » secouristes et le eux « victimes ». Pour Saillant et Thoër-Fabre, c'est à l'intersection de l'expérience individuelle et du débat public, conversion facilitée par les médias, que l'événement incarne les symboles de la modernité.

Les éditeurs ne prétendent surtout pas nous offrir un tour d'horizon de l'événement; néanmoins, cet ouvrage fournit certaines pistes conceptuelles permettant de mieux cerner les épisodes individuels et collectifs qui nous définissent.

L'éventail des thèmes abordés sous l'emblème de l'événement n'est pas rassembleur; il provoque plutôt des pensées, car il atteste la difficulté à singulariser la compréhension de l'événement selon un schème de pensée spécifique. Malgré la confusion qu'engendre la diversité conceptuelle retrouvée dans l'ouvrage, quelques grandes lignes émergent. Il devient clair que les événements étudiés prennent sens dans le cadre d'une mise en scène qui identifie certains épisodes comme étant des événements. Les auteurs ne présupposent aucunement qu'il existe telle chose qu'un Événement en tant que donnée réelle. Pourtant, la construction de l'événement dans un contexte spécifique et sa ramification sur plusieurs niveaux transforment l'épisode en événement, phénomène qui engendre un sentiment de discontinuité temporaire, bouleversant et concret chez les humains.

Les directeurs portent une attention soutenue à l'importance du fil directeur unissant les diverses perspectives anthropologiques rassemblées dans l'ouvrage. Bien que certains passages de l'ouvrage soient d'une lecture difficile (j'en attribue la cause au style de rédaction traditionnellement académique, voire lourd, de quelques auteurs), *L'Événement en anthropologie* propose une réflexion rafraîchissante et cruciale sur les outils conceptuels à la base du travail anthropologique et dépasse de loin son objectif : baliser de nouvelles pistes théoriques, tout en tenant compte des implications pratiques qu'occasionne l'étude de l'événement. Reste à voir si les directeurs de cette étude relanceront le succès de leur effort avec un deuxième ouvrage d'emblée pertinent sur le sujet ...

Gabriella Djerrahian
Université McGill
Montréal



Les Iroquoiens du Saint-Laurent : peuple du maïs

Roland Tremblay. Préface de Norman Clermont. Éditions de l'Homme, en collaboration avec Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Montréal, 2006, 144 p.

CERTAINS DES PLUS GRANDS spécialistes des Iroquoiens du Saint-Laurent ont quitté ce monde au cours des dernières années. D'autres ont pris leur retraite ou se consacrent maintenant à d'autres champs d'intérêt. Aussi les recherches sur les Iroquoiens du Saint-Laurent connaissent-elles présentement une relative accalmie dont on ne saurait dire si elle est temporaire ou annonciatrice d'une tendance à plus long terme. Tout dépendra sans doute de la génération de chercheurs qui les suivent et qu'ils ont formés ou inspirés. Roland Tremblay en fait partie et, dans ce contexte, la parution de son livre est une heureuse nouvelle.

Bien qu'il accompagne l'exposition éponyme, présentée récemment au musée Pointe-à-Callière à Montréal, et bien qu'il soit abondamment illustré, ce livre n'est pas un simple catalogue d'exposition. C'est une synthèse de l'essentiel des connaissances sur les Iroquoiens du Saint-Laurent, écrite par un archéologue bien au fait de la question et secondé par une pléiade de collaborateurs, le tout dans un langage simple et imagé (mais jamais réducteur) visant ouvertement un large public. Les apports de l'archéologie, de l'histoire et de l'ethnohistoire sont largement mis en évidence, mais les données fournies par d'autres disciplines, telles la linguistique, la paléobotanique ou la paléoanthropologie, trouvent également leur place dans cette brève palethnographie des Iroquoiens du Saint-Laurent. Le résultat est étonnant, car rarement aura-t-on lu une description aussi vivante d'une société amérindienne disparue.

Écrite dans un style qui lui est propre et que certains reconnaîtront d'emblée et retrouveront avec plaisir – pour un trop bref instant –, la courte préface de Norman Clermont replace avec à propos

cet effort de synthèse dans une perspective historique et anthropologique plus large. Elle est suivie d'une introduction vraiment trop banale pour les spécialistes, mais probablement utile pour le grand public.

Dans le premier chapitre, « Au temps d'un continent amérindien : portraits de familles », l'auteur dresse d'abord le portrait linguistique des populations amérindiennes du Nord-Est américain avant l'arrivée des premiers Européens. Puis il aborde les différentes hypothèses émises pour expliquer l'origine des Iroquoiens, notamment en regard de leur position singulière en plein centre d'un vaste univers algonquien. Il en profite alors pour effectuer une distinction entre les termes « Iroquoïanien » (le territoire des Iroquoiens) et « Iroquoïse » (le territoire des Iroquois), ce qui m'apparaît très approprié étant donné la propension de certains chercheurs à utiliser ce dernier terme en lui donnant le sens du premier. Il s'attarde ensuite un peu plus longuement à décrire les principales caractéristiques et spécificités du mode de vie des Iroquoiens, en se basant notamment sur les données archéologiques et sur les récits de Jacques Cartier.

Dans les encadrés qui accompagnent ce premier chapitre, il est question de l'origine du mot « Iroquois », des lexiques fournis par Jacques Cartier et des sources ethnohistoriques faisant mention des Iroquoiens du Saint-Laurent (par Roland Tremblay), ainsi que des mythes de création des Iroquoiens (Roland Viau), du complexe archéologique de Pointe-du-Buisson (Sophie Limoges), de la paléanthropologie des Iroquoiens du Saint-Laurent (Robert Larocque) et, finalement, des débats concernant l'emplacement des villages de Stadaconé (Michel Plourde) et d'Hochelaga (Roland Tremblay et Roland Viau). Quelques remarques s'imposent concernant les deux derniers encadrés. Tout d'abord, il aurait été intéressant de connaître les arguments sur lesquels se basent les différentes hypothèses proposées à ce jour concernant la localisation de Stadaconé, ce qui n'est malheureusement pas le cas. De tels arguments sont présentés dans l'encadré concernant les emplacements proposés pour le village d'Hochelaga, mais on oublie de préciser que, si le site Dawson n'est pas le village d'Hochelaga, ce n'est pas uniquement à cause de sa faible superficie ; c'est aussi en raison de l'absence d'objets d'origine européenne pourtant abondamment distribués par

Cartier lors de sa visite, comme le souligne clairement Pendergast et Trigger (1972 : 39) dans leur analyse détaillée du site Dawson. Quelques mots auraient pourtant suffi pour apporter ces précisions, même en tenant compte des contraintes qu'impose un ouvrage de vulgarisation. Enfin, lorsque Roland Viau suggère d'effectuer des recherches archéologiques au parc Jeanne-Mance pour y chercher les traces d'Hochelaga (p. 37), il n'est visiblement pas au courant des travaux effectués à cet endroit en 2004 et qui furent vains (Ethnoscop 2006). Au demeurant, son hypothèse d'une localisation de ce village sur le versant sud du mont Royal constitue une intéressante contribution au débat.

Le deuxième chapitre, « Au fil des dons de la terre et de l'eau : nourrir le corps, apaiser l'esprit », retrace l'origine du maïs, explique son adoption par les Iroquoiens du Saint-Laurent, décrit leur façon de le cultiver (en association avec le haricot et la courge) et de le consommer. Il y est également question de l'importance de la chasse et de l'usage du tabac. Les encadrés discutent cette fois des principales variétés de maïs (Roland Tremblay) et de son introduction en Europe au ^{xvi}^e siècle (Monique Chastanet et Alain Charcosset). On y présente également une brève description des sites de la région de Saint-Anicet (Michel Gagné), puis certaines pratiques alimentaires des Iroquoiens de l'estuaire du Saint-Laurent (Michel Plourde).

Intitulé « Selon qu'on est né femme ou homme : veiller au grain, traiter avec autrui », le troisième chapitre se consacre à l'organisation sociale et à la vie quotidienne des Iroquoiens du Saint-Laurent à travers la division sexuelle des tâches, notamment. Les encadrés qu'on y retrouve traitent des vêtements et parures des Iroquoiens du Saint-Laurent (Michèle Hayeur Smith) et des techniques de restauration de leurs poteries (André Bergeron). Dans ce chapitre, l'auteur évite étrangement d'utiliser explicitement le terme de « transhumance » pour parler de la mobilité et du mode de subsistance particuliers aux Iroquoiens de la région de Québec : est-ce parce qu'il considère que le concept est inapproprié dans le cas présent ou estime-t-il simplement qu'il s'agit d'un terme trop technique pour le public visé (malgré la présence d'un glossaire à la fin du livre)? Par ailleurs, et contrairement à ce qui est précisé dans la légende de la figure du haut de la page 87, le site

Masson à Deschambault n'est pas le site le plus nordique à contenir des vases en céramique portant des motifs en forme d'épis de maïs; on en retrouve plus au nord encore, au site de Pointe-à-Crapaud, sur la Haute-Côte-Nord (Plourde 1999 : 21, pl. 4).

Dans le quatrième et dernier chapitre, « La fin d'une ère, le début d'un mystère : rencontres, disparition et hypothèses », écrit en collaboration avec Claude Chapdelaine, les auteurs s'attardent aux relations complexes et ambiguës entre Jacques Cartier et les Iroquoiens du Saint-Laurent et à la disparition de ceux-ci durant la deuxième moitié du ^{xvi}^e siècle. Ils reviennent aussi sur le thème de l'organisation politique des Iroquoiens du Saint-Laurent, et la discussion est fort intéressante, certes, mais elle aurait été plus à sa place au chapitre précédent où il en est également question. De même, c'est avec raison qu'ils réfutent au passage l'hypothèse de James V. Wright (1979 : 69, 2004 : 1237) proposant une expansion tardive des Iroquoiens dans l'est de la vallée du Saint-Laurent (p. 113), mais par souci de cohérence cette précision aurait dû se trouver plus tôt dans le livre. Enfin, la question de la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent, présentée ici dans tous ses détails, m'est apparue passionnante et elle le sera sans doute pour la plupart des spécialistes, mais elle occupe une place disproportionnée par rapport aux autres thèmes abordés dans cet ouvrage.

Il importe aussi de souligner l'insistance des auteurs à qualifier le sort ultime des Iroquoiens du Saint-Laurent de *dispersion* plutôt que de *disparition*, dans le dernier chapitre comme dans la conclusion. Ce serait sans doute aller un peu trop vite en besogne que de leur reprocher d'avoir cédé à la rectitude politique, tant il est vrai que ces Iroquoiens n'ont pas été entièrement et subitement exterminés durant la deuxième moitié du ^{xvi}^e siècle. En effet, l'archéologie et les documents historiques attestent clairement que plusieurs d'entre eux ont trouvé refuge chez les groupes voisins, Iroquoiens comme Algonquiens. Mais après une quinzaine de générations, il est tout aussi incontestable, comme Tremblay le souligne lui-même, que « [l']identité originale n'est plus en vigueur, la langue est morte, les noms anciens sont oubliés, les unions mêlent les origines » (p. 131). Les Iroquoiens du Saint-Laurent ont peut-être effectivement

formé une diaspora pour un temps, mais il reste qu'ils ont bel et bien disparu par la suite, d'abord en tant qu'entité, puis en tant qu'identité. Ainsi, les phénomènes de dispersion et de disparition ne s'opposent-ils pas tant qu'ils se succèdent, dans le cas présent ?

Dans les encadrés accompagnant le dernier chapitre, il est question de la perception des Français par les Iroquoiens du Saint-Laurent (Sylvie Vincent), des Iroquoiens amenés en France par Jacques Cartier (Michel Bideaux), de la présence des Iroquoiens du Saint-Laurent dans la vallée de l'Outaouais (Jean-Luc Pilon) et de celle des Basques, Bretons et Normands dans le nord-est de l'Amérique du Nord (Marcel Moussette). On y présente aussi la découverte toute récente du fort de Cartier et de Roberval à Cap-Rouge (Yves Chrétien) ; on s'étonne alors que cette découverte ne se soit pas produite plus tôt et on est déçu qu'il ne soit pas question ici des vestiges amérindiens qui y furent découverts. Le dernier encadré traite des liens historiques entre les Hurons-Wendats et les Iroquoiens du Saint-Laurent (Jonathan C. Lainey) et on regrette cette fois d'y voir un discours revendicatif basé sur la rhétorique plutôt que sur une véritable démonstration. Enfin, un court texte de Louise Pothier, étrangement placé à la suite de la conclusion, fait état des efforts de préservation des pratiques horticoles traditionnelles et de la création de banques de semences par les communautés autochtones actuelles du Nord-Est américain.

C'est une sage décision que d'avoir recouru à autant de collaborateurs pour fournir la matière des encadrés qui parsèment ce livre. En effet, ces derniers permettent au lecteur d'en savoir un peu plus sur certains aspects particuliers qui sont rapidement effleurés dans le texte principal, tout en permettant à l'auteur de celui-ci de se concentrer sur l'essentiel de son propos et d'éviter le piège des digressions. Cependant, certains spécialistes resteront inévitablement sur leur faim à la lecture de cet ouvrage de vulgarisation ou seront franchement frustrés de voir certaines questions importantes traitées ici en quelques lignes seulement. Ainsi, il m'apparaît que les questions de l'origine des Iroquoiens du Saint-Laurent, de leurs pratiques guerrières, de la traite avec les Français et des transformations socioculturelles à travers le temps sont

un peu trop brièvement présentées, même pour ce type de publication. De plus, huit pages sont consacrées à la poterie retrouvée sur les sites archéologiques, six pages aux pipes et à l'usage du tabac, mais presque rien n'est dit sur les outils en os et en pierre taillée, alors qu'il importait à tout le moins de souligner l'importance des premiers et la rareté des seconds dans la culture matérielle des Iroquoiens du Saint-Laurent.

Dans un autre ordre d'idées, certains détails graphiques agacent plus qu'ils ne plaisent dans ce livre ; je pense ici au surlignage occasionnel en jaune fluo et à l'alternance de caractères gras et réguliers au début de chacun des chapitres, par exemple, de même qu'aux petits carrés gris agissant comme séparateurs de paragraphes, ou encore au choix de la typographie employée dans les encadrés (surtout les italiques). À trop vouloir chercher l'originalité dans le design graphique, on prend le risque de distraire inutilement le lecteur, dont le parcours est déjà souvent interrompu par les nombreux encadrés et les illustrations abondantes.

Il faut ajouter que ces illustrations sont de très belle qualité et assez variées : cartes géographiques, photos d'artefacts ou de sites archéologiques, gravures d'époque, cartes anciennes, etc. Elles sont toujours pertinentes, à l'exception notable d'une reconstitution du célèbre site de Cahokia, qui n'a vraiment pas sa place dans un livre portant sur les Iroquoiens du Saint-Laurent et qui, contrairement à ce qui en est dit, ne se situe pas dans la ville de Saint-Louis au Missouri (p. 47), mais en face, de l'autre côté du Mississippi, en Illinois. Pour sa part, la carte dépliant insérée entre les pages 34 et 35 est un véritable petit bijou : esthétiquement fort attrayante, mais aussi d'une grande utilité, même (et peut-être surtout) pour les spécialistes. On y retrouve en effet, pour la première fois, la distribution quasi exhaustive des sites archéologiques occupés par les Iroquoiens du Saint-Laurent. Je m'y suis attardé un très long moment lors de ma première lecture de l'ouvrage, et j'y reviens régulièrement depuis. L'idée de superposer la distribution des sites sur une photo satellite en couleur est lumineuse ; les liens entre les schèmes d'établissement et la géographie y apparaissent d'autant plus clairement. Cette carte permet également de mieux visualiser les variations de la densité des sites

archéologiques (notamment les sites villageois, plus nombreux dans l'ouest de la vallée du Saint-Laurent), ce qui pourrait effectivement signifier « [qu']il y avait beaucoup moins d'Iroquoiens dans la partie orientale de la vallée que dans le reste du monde iroquoien » (p. 113). Mais c'est aussi, en partie, le reflet de l'intensité des efforts de recherches archéologiques, qui ne fut pas partout la même. On regrettera par ailleurs que cette carte ne montre pas la distribution des sites ayant livré des vestiges des Iroquoiens du Saint-Laurent sur les rives de la Gaspésie et des Moyenne et Basse-Côte-Nord.

Les spécialistes trouveront aussi dans cet ouvrage la présentation de certaines découvertes récentes, quelques idées nouvelles, mais surtout une riche combinaison de contributions et de perspectives qui enrichiront certainement leurs connaissances et qui les mèneront peut-être même vers de nouvelles réflexions sur le sujet. En somme, c'est un ouvrage splendide, largement consensuel (comme il convenait de l'être, s'agissant avant tout d'un ouvrage de vulgarisation), de lecture agréable, qui offre un rare et formidable portrait d'ensemble des Iroquoiens du Saint-Laurent et que je n'hésite donc pas, malgré certains défauts, à recommander à qui que ce soit.

Christian Gates St-Pierre
Archéologue consultant

Ouvrages cités

- ETHNOSCOPE, 2006 : *Étude de potentiel et inventaire archéologiques, Parc Jeanne-Mance, Monument à sir-George-Étienne-Cartier et Réservoir du mont Royal (secteur de l'escalier Peel)*. Rapport inédit. Ville de Montréal.
- PENDERGAST, James F., et Bruce G. TRIGGER, 1972 : *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*. McGill-Queen's University Press, Montréal et London.
- PLOURDE, Michel, 1999 : « Le Sylvicole supérieur à l'embouchure du Saguenay est-il iroquoien ? » *Recherches amérindiennes au Québec* 29(1) : 9-26.
- WRIGHT, James V., 1979 : *Québec Prehistory*. National Museum of Man, National Museums of Canada et Van Nostrand Reinhold, Ottawa et Toronto.
- , 2004 : *A History of the Native People of Canada*. Volume III (A.D. 500 – European Contact). Mercury Series, Paper N° 152. Canadian Museum of Civilization, Gatineau.